

# La recherche de la liberté : selon M. Daniel Christoff

Autor(en): **Piguet, J.-Claude**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **7 (1957)**

Heft 4

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380674>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LA RECHERCHE DE LA LIBERTÉ

SELON M. DANIEL CHRISTOFF

Voici un livre excellent ; d'une excellence toute formelle d'abord : de brefs alinéas, sous-titrés, se succèdent dans un ordre linéaire selon une progression aussi rigoureuse que précise<sup>1</sup>.

Excellence « humaine », dirais-je ensuite ; à chaque page, l'auteur laisse transparaître l'homme, par des jugements originaux, des prises de position fondées, des refus justifiés. Sous l'ordre formel vibre donc une haute sensibilité philosophique ; et c'est un peu tout notre auteur que cet alliage-là.

Excellence philosophique, enfin et surtout. Je tiens la thèse générale de M. Christoff pour l'une des plus importantes de la philosophie contemporaine : la liberté du sujet, dit en substance M. Christoff, n'apparaît *réellement* que si on la cherche dans ce sujet-là qu'est *autrui*. Ce n'est pas qu'autrui soit simplement une occasion pour moi d'être libre, ni le lieu transcendantal d'une condition de possibilité pour la liberté ; c'est vraiment *ma* liberté qui est trouvée en *autrui*, et avec ma liberté, la liberté tout court — et avec elle encore l'existence véritable, *authentique*. « Ce n'est pas en moi d'abord, mais en *autrui* que je rencontre la liberté » (p. 186) ; et plus loin : « Ma liberté est toujours toi » (p. 218).

Cette thèse est capitale, disions-nous, parce que la philosophie moderne et contemporaine s'est souvent tournée vers le sujet que *je* suis pour élucider les grands problèmes métaphysiques que la science laissait de côté. De cette façon, la philosophie a revendiqué un mouvement d'*introversion*, de « réflexion », précisément, de retour à une « intériorité » qui est d'abord mon intériorité, en laissant ainsi tout mouvement d'*extraversion* se lier confusément à quelque climat scientifique et non philosophique. Or, de nos jours, c'est une direction nouvelle que prennent, point clairement toujours, les recherches philosophiques, en essayant d'*extravertir* la réflexion

<sup>1</sup> DANIEL CHRISTOFF : *Recherche de la liberté*. Paris, Presses Universitaires de France, 1957, 220 pages.

philosophique sans jamais pourtant la laisser se confondre avec la réflexion scientifique. Mieux que personne, M. Christoff nous montre donc que la liberté est au terme d'un mouvement qui va de moi à autrui, mouvement opposé aussi bien à celui, scientifique, qui va d'un moi impersonnel au monde, ou à celui, traditionnel, qui va de moi à moi — car ce dernier mouvement, pour être personnel, enferme la subjectivité dans la solitude.

C'est dire là déjà, en anticipant, la structure de ce livre : la liberté va, en effet, essayer dialectiquement deux échecs, quand elle est saisie dans son mouvement de moi au monde (dialectiques d'instauration) et dans le mouvement de moi à moi (dialectiques de réflexion) ; c'est ainsi le seul trajet de moi à autrui (bien davantage que la « réciprocité des consciences ») qui fonde la liberté.

Examinons ces dialectiques de plus près. Il y a deux idées sous-jacentes à celle de liberté : l'idée de *libération*, par les œuvres effectives ; et l'idée de ce que ces œuvres *présupposent*, comme essence ou comme être. La « liberté-résultat »<sup>1</sup> nous installe dans un ordre de perfection qui nous appelle ; la « liberté-principe »<sup>1</sup> nous installe dans un ordre de l'être qui nous conditionne. Les rapports entre cet ordre de l'être et cet ordre de perfection, entre ce que nous sommes (d'essence libre) et ce que nous devons être (nous libérer) fait tout le problème de la *morale*. Car c'est aussi un livre de morale que *Recherche de la liberté*.

*Dialectique d'instauration.* — Se libérer, c'est œuvrer pour la liberté et par cette liberté à laquelle on participe ; c'est faire de la liberté une idée ou une fin (explicite ou non). Le *concept* est à ce niveau déjà libération ; non en ce qu'il est, car il est déterminé ; mais précisément c'est *moi* qui le détermine, au nom de sa valeur. Et si sa détermination est libération du hasard et de la contingence, sa valeur est libération de cette détermination même.

C'est dire que, ontologiquement, le concept est aussi un *manque* ; relativement à son objet final, il est défaut d'être. M. Christoff appelle donc *valeur* cette distance entre le concept déterminé et limité, et l'être total dont tout concept implique l'affirmation. La valeur, dirions-nous en langage phénoménologique, est la distance qui sépare l'*opérateur* du *thématique* (l'« object » du « topic » selon W. James).

Mais la valeur, à son tour, exige paradoxalement qu'on la définisse comme un concept — à elle seule elle est, en effet, *précaire* et appelle

<sup>1</sup> C'est là notre vocabulaire, qui nous paraît traduire la double idée que se fait préalablement M. Christoff de la liberté.

l'acte. La synthèse dialectique de cette nouvelle opposition est levée par la notion de *forme*.

La forme, c'est l'union d'un concept et d'une valeur, union dont l'œuvre d'art est modèle. Il y a plus, en effet, dans l'œuvre d'art, qu'un concept « réalisé », plus aussi qu'une valeur « incarnée » ; ce *plus* définit l'unicité de la forme qui « dépasse les relations qu'elle enveloppe » (p. 59). Mais le monde de l'art est un « seuil » au terme de cette dialectique de libération ; car nous ne touchons pas à l'être, mais à son seul « symbole » (cette thèse, d'origine kantienne, nous paraît personnellement contestable). Par l'art, continue M. Christoff, nous oublions peut-être notre servitude, mais il ne nous donne point encore la liberté.

Ainsi, « nous avons été délivrés de la contingence et spécialement de l'erreur par le concept ; du déterminisme conceptuel, par la valeur ; de la précarité des valeurs, par la forme » (p. 71). Mais la liberté reste encore *au-delà* ; me libérant, je suis renvoyé à une libération indéfiniment continuée — esclave encore de cette fin, point libre.

*Dialectique de réflexion.* — C'est pourquoi il faut quitter la « liberté-résultat » et se tourner vers la « liberté-principe », *en deçà* des œuvres, dans ce qu'elles présupposent. Si j'ai visé la liberté sans l'atteindre, ne serait-ce pas que la liberté est déjà moi-même ? M. Christoff va dès lors remonter de l'œuvre au sujet qui œuvre, par l'intermédiaire historique des philosophies du sujet les plus contemporaines.

On a déjà souligné l'échec de cette tentative purement introvertie ; techniquement, M. Christoff l'accomplit, nous semble-t-il, en trois temps. Se servant consciemment du schéma classique (et dépassé) de l'acte volontaire (« conception, délibération, décision et exécution »), il montre, en général, que toute *analyse* de la liberté est inopérante, et que toute idée *spéculative* de la liberté est vaine ; il montre, en particulier, que dans ce schéma le dernier terme (trop souvent oublié) est seul important : « Il faut que la liberté soit mise en œuvre dans le monde » (p. 108), et la liberté est alors « fidélité... au projet initial » (p. 109).

Critiquant ensuite la « liberté absolue » de la pensée existentielle et de M. Sartre en particulier, M. Christoff indique la solitude ontologique à laquelle elle conduit ; car cette liberté-là n'est liberté pour personne, même pas pour un moi distingué d'elle : « Le pour-soi est, fondamentalement, libre pour n'importe quoi ; et c'est là, disions-nous, n'être libre pour rien » (p. 125).

C'est enfin la phénoménologie qui, nous semble-t-il, met M. Christoff sur la voie d'autrui, en permettant d'abord de faire le point. Il est acquis, en effet, que la liberté n'est pas une essence,

ni une substance non plus, mais qu'elle est acte ; or, agir, c'est toujours agir pour, ou contre, ou avec *quelqu'un*. De plus, la conscience est intentionnelle ; la liberté est donc donnée dans l'acte d'une conscience, lequel est *visée* ; il existe donc un corrélat objectif de la visée de liberté. Quel est-il alors ? L'expérience des valeurs *refusées* l'indique : si, visant des valeurs, je parais me retrouver moi-même à chaque coup (et par conséquent m'enfermer dans la solitude), il est des cas où je vise des valeurs que je refuse, et qui révèlent par là la présence d'une temporalité *autre* que la mienne : ne me retrouvant pas moi-même, je trouve autrui. Le corrélat objectif de la visée de liberté est donc la subjectivité d'autrui.

Tout est désormais prêt pour aboutir à cette conclusion qui fait thèse, et dont nous avons déjà souligné l'importance exceptionnelle : *autrui* est la « limite » de ma liberté qu'il faut reconnaître et dépasser (p. 145) ; il est la temporalité qui dessine la mienne dans la coexistence (p. 164) ; il est la réalité même que je puis comprendre en mimant le comportement de son corps (p. 169) ; il est enfin la liberté même dont je suis la cause occasionnelle, car je puis provoquer la liberté d'autrui par mes œuvres, en *me* déterminant (p. 177). En conclusion, « la liberté n'est jamais un pour-soi, mais toujours un pour-autrui » (p. 184), et le monde lui-même est fait d'autrui.

Le dernier chapitre permet à l'auteur de faire la synthèse de la liberté-libération et de la liberté-principe. Car les œuvres faites sont le lieu où la liberté d'autrui m'apparaît, et où je provoque moi-même cette liberté ; *je* vois, par *ses* œuvres, autrui libre, et je donne, par *mes* œuvres, la liberté à autrui. La réciprocité des consciences est donc réelle, mais elle est fondée en un sujet singulier, que ce soit *moi* ou *toi* ; c'est pourquoi cette réciprocité n'est jamais harmonie préétablie<sup>1</sup>, mais *amour* — « l'amour qui agit et non pas l'amour qui désire seulement » (p. 204).

\* \* \*

*Recherche de la liberté* ; ce titre en évoque deux autres : *La recherche de la vérité*, de Malebranche, et *Les chemins de la liberté*, de Jean-Paul Sartre. D'un côté, tout est en Dieu, et l'homme ne peut rien voir — rien savoir, rien faire — sinon en Dieu ; de l'autre, tout est en l'homme, et il n'y a rien en Dieu qui ne soit d'abord en l'homme.

Dualité saisissante : où suis-je donc, moi, si j'ai tout, ou si je n'ai rien ? Dualité fallacieuse aussi, car *je ne suis pas seul*. Tout

<sup>1</sup> Tout comme Sartre, M. Christoff, croyons-nous, refuse de prendre sur la communication des consciences « le point de vue du tout ». (Cf. *L'être et le néant*, p. 363.)

n'est donc pas en Dieu, ni en moi, car il y a les autres ; et entre l'homme et Dieu, il y a autrui : « Aime ton prochain comme toi-même. »

C'est le mérite de M. Christoff d'avoir su donner forme à cette tierce possibilité ; et il l'a fait par le détour du problème de la liberté. Hasard ? — Prédestination, peut-être ; car nous avons eu, en Suisse romande, Charles Secrétan, dont M. Christoff est indiscutablement l'héritier spirituel. Et c'est à ce troisième titre qu'il faut songer surtout ici : *Philosophie de la liberté*. Certes, il y a chez Secrétan une dialectique du rationnel et du révélé, du philosophique et du théologique, dont on dit qu'elle est une constante dans notre pays ; or, cette dialectique n'est pas expresse chez M. Christoff.

Elle y est pourtant, croyons-nous, implicite : « Dans le monde de ma conscience, écrit, en effet, notre auteur (p. 138), tout indique Dieu... » ; et il ne s'agit pas ici du Dieu des philosophes, principe de vérités immuables : « Un Dieu nécessaire n'est pas Dieu » (*ibid.*). La dialectique secrète de M. Christoff trouve donc son achèvement en Dieu, comme en témoignent ces lignes qui font sa conclusion et la nôtre : « Où donc trouver... un sujet qui connaîtrait sa propre liberté... un sujet... pour qui agir et connaître ne feraient qu'un ? Ce sujet n'est pas moi... ce n'est pas autrui... Pour qui donc... contempler et créer sont-ils un seul acte, sinon pour Dieu ? » (p. 205-206).

J.-CLAUDE FIGUET.